

Samedi 2 octobre

CETTE distance que le grand âge met entre nous et l'événement, c'est ce qui fait croire qu'un vieil homme est devenu insensible et qu'il ne réagit plus à rien. Le vrai est que, si engagé qu'il soit en apparence, tout lui apparaît déjà comme de l'autre rive à chaque instant plus proche. On dirait que son œil s'accommode à la vision qui sera bientôt éternellement la sienne.

La vie fait tableau sous mon regard, au point que je m'étonne que les animaux de la fable politique n'aient pas conscience de la comédie qu'ils nous donnent — sauf le lion, qui sait qu'il est le lion. Mais les autres, le singe, le renard, l'âne, le rat, s'ébattent avec une espèce d'innocence qui confond et comme s'ils ne se voyaient pas eux-mêmes. Du belvédère où me voilà juché, j'observe les partis qui s'agitent, se divisent, se rejoignent selon leurs lois propres, tels qu'ils furent quand ils détenaient le pouvoir — le pouvoir dont le système leur interdisait de faire usage.

Aujourd'hui, ce grouillement ne peut plus nuire à personne : il est à la fois mortel et inoffensif comme les bactéries d'un bouillon de culture. *Le Mitterrand et le Mollet*, fable. Qui se sert de l'autre? Qui sera roulé? Bertrand ou Raton? Ou tous les deux, par Raminagrobis?

Mais attention! Ils ne nous font rire que parce qu'ils ne sont plus les maîtres. N'empêche qu'ils pourraient le redevenir. C'est la malchance de la IV<sup>e</sup> République qu'elle n'a pas à compter sur notre oubli. Sa troupe, après une ultime catastrophe, est demeurée en scène, pour nous l'interdire. Cette présence, à mon sens, suffirait à assurer la victoire de ce repoussoir tient à ceci que les politiciens du système non seulement sont là encore, mais qu'ils continuent de jouer au naturel le scénario d'une crise ministérielle interminable. Durant les mois qui précèdent l'élection à la présidence de la République, il s'agit toujours pour eux de marier le lapin et la carpe; mais ce n'est plus pour constituer un de ces gouvernements de coalition dont l'impuissance tragique allait à la mort; aujourd'hui, et de Gaulle tenant la barre, leur impuissance ne relève que de la comédie... Non, je ne suis pas tout à fait sincère en écrivant cela. De Gaulle n'a pas les promesses d'éternité, je le sais bien, et il m'importe, il nous importe que la gauche ne se dilue pas. Cette chimère d'un grand parti travailliste, nous l'avons tous caressée en 1945. Elle a paru reprendre vie un instant, grâce à la candidature de Gaston Defferre. Sans doute eût-il été battu, mais la fédération démocrate-socialiste, elle, aurait pu survivre.

Les ennemis de de Gaulle, dont un échec ininterrompu depuis tant d'années exaspère la hargne, devraient pourtant se rendre compte que leur déconfiture n'est pas uniquement le fait du génie politique ou du machiavélisme de leur bête noire; elle résulte de cette lutte confuse, non pas seulement des partis contre les partis, mais de la gauche contre la droite de chacun d'eux — gauche et droite étant elles-mêmes divisées, pour ne rien dire de ce qui oppose, comme chez les M.R.P., l'électorat qui vote pour de Gaulle aux états-majors et aux militants qui le haïssent. Dans la marée de livres qui recouvrent ma table comme chaque année à mon retour des vacances, quelle joie de découvrir une réédition du *Jules César* de Jérôme Carcopino! Je vais revivre la guerre des Gaules, persuadé d'y retrouver à deux mille ans de distance ces traits de notre nature qui vont à la mort dès qu'il y a à nos portes, pour en profiter, César ou Hitler.

Peut-être est-ce de cela que notre peuple a pris conscience, grâce à de Gaulle. Nous en aurons bientôt le cœur net. Le problème à résoudre pour lui ou pour son successeur est de faire vivre ensemble des Français qui ne s'aiment pas, chacun ayant ses raisons particulières, enracinées dans l'histoire, la plus lointaine et la plus proche, de détester tous les autres.

La monarchie française n'y a qu'à demi réussi, à partir

d'Henri IV et pour peu de temps. Le tout est de savoir si cette volonté que semble manifester notre peuple de se prémunir désormais, grâce à ses nouvelles institutions, contre les vices qui l'ont perdu, de Vercingétorix à Paul Reynaud, est liée au prestige d'un homme, et si, cet homme disparu, il n'en restera plus rien; ou si, au contraire, la maturité politique des Français nous donne à penser qu'ils ne reviendront pas aux jeux mortels de naguère.

Mais enfin il y a mieux, pour incliner notre choix, que la fable en action jouée par les partis. Il y a l'attrait positif d'une politique intelligente poursuivie au long de ces sept années. Il ne s'agit pas de s'interroger sur ses échecs ou sur sa réussite comme pour une opération bancaire ou un pari aux courses. Toute grande politique tient dans un long effort, elle est une longue patience. Elle a tellement besoin de la durée que cela seul, j'en demeure persuadé, fixera la décision de de Gaulle (en dehors des raisons de santé ou de considérations personnelles qui nous échappent) et le fera demeurer au poste ou au contraire passer la main. C'est cette exigence de continuité qui décidera de tout. Quelle est la meilleure méthode pour l'assurer?

La politique étrangère française, si défigurée, si calomniée par la presse française, j'ai été heureux de la voir défendue ces temps-ci par un maurrassien d'extrême-droite, et qui ne cache pas qu'il déteste de Gaulle. Mais il se fait de la France et de son rôle dans le monde la même idée que l'objet de son exécution. Dans *La Nation française*, Pierre Boutang supplie un de ses amis de ne pas haïr, parce qu'il haït de Gaulle, la vérité que de Gaulle incarne : « Tout de même sur la force de dissuasion nationale, sur la révision du Pacte atlantique, sur le refus de la clause majoritaire du Marché commun, aurais-tu la tranquille audace de donner tort à la France parce que de Gaulle est à cette heure et pour tous les autres la France? » Boutang proteste qu'il se moque de de Gaulle, mais pas de la France, et il demande à voir de plus près ce qui fait la substance de cette politique, « même lorsque nous en détestons l'auteur responsable ». Et tout à coup, cet avertissement qui porte loin : « Est-ce que tu ne vois pas que la France n'aura pas été impunément mise en cause et en scène par de Gaulle? » Parce qu'il y aura eu cet homme, rien ne peut faire en effet que ce peuple, à peine émergé de son plus honteux désastre, mal ressuyé de la salissure d'une occupation qui a duré quatre années, ce peuple divisé contre lui-même, amputé de son empire, rien ne peut faire que ce peuple-là, à ce moment-là, ne propose aux nations, bien plus nettement qu'aux époques où il était le plus puissant, l'idée d'un ordre qui les unisse sans les confondre et sans qu'aucune hégémonie puisse désormais

leur imposer sa loi. Nos « Européens », s'ils détestent tant de Gaulle, c'est qu'ils sentent bien que, lui écarté, son histoire ne s'arrêtera pas au milieu d'une phrase ou d'un mot et qu'il faudra bien qu'elle continue.

*Au cours des cérémonies organisées à Bordeaux et dont nous rendons compte ci-dessous, François Mauriac prononça, face à ses concitoyens, un émouvant discours dont sont extraites ces pages allant jusqu'à la conclusion.*

Si j'ai été si peu voyageur au cours de ma vie, c'est sans doute que je suis de nature sédentaire et que le problème pour moi n'aura pas été celui de l'homme selon Pascal, dont tout le malheur est de ne pouvoir demeurer seul dans une chambre. Le problème pour moi aura été de me faire sortir de ma chambre. Telle est ma nature. Il n'empêche que j'aurais sans doute été d'humeur plus voyageuse si je n'étais pas né dans cette Guyenne, entre les Pyrénées et l'Océan, et qui a tant de visages contrastés. Ce n'est qu'une étroite province aux limites imprécises, presque toujours confondue avec la Gascogne, et pourtant elle contenait pour moi plusieurs mondes. Je me souviens, lorsque, dans la victoria de mon grand-père, nous allions de Langon à Saint-Symphorien, lorsque nous avions atteint Sauternes, nous disions adieu aux coteaux et aux vignes, à la lumière, à la joie panique. Les pins se dressaient tout à coup de chaque côté de la route de Villandraut, avant-garde d'une armée innombrable éternellement tourmentée par le vent qui vient de la mer. Ceux d'entre eux qui se trouvent en contact direct avec l'Océan, du côté de Lacanau et de Moutchic, y sont à demi ensevelis et tordent au ras du sable leurs branches désespérées. Mais deux amis les viennent consoler souvent : c'est Gabriel Delaunay, qui n'a pas revêtu, ce jour-là, son habit de préfet, et c'est sa chère compagne.

Voilà bien des années que je ne possède plus de maison dans la lande, et que je n'y passe plus de vacances. Mais les pins sont restés mes inspireurs. Mais de cette pauvre terre, autant que de ma propre chair, j'ai tiré mes créatures. En 1952, quand le prix Nobel me fut décerné, de bonnes âmes me répétèrent ce mot de mon aîné le plus illustre : « C'est étonnant que ce prix international ait été décerné à un écrivain régionaliste! » J'ignore si ce propos fut réellement tenu. Mais il ne m'offense pas, car il est vrai que toutes mes créatures sont pétries de l'argile de Malagar et de l'argile de Saint-Symphorien. Seulement il se trouve que ces créatures de Guyenne, que les fils et les filles de ce canton détourné de l'univers qu'est le Bazadais, il se trouve que les personnages de mes romans ont été reconnus comme

des frères et comme des sœurs, comme des semblables, par des vivantes et par des vivants dans beaucoup de pays du monde.

C'est la preuve que je suis innocent du crime dont je fus souvent accusé, au cours de ma vie, de vous avoir calomniés, vous mes frères bordelais et landais, par les portraits trop noirs que j'aurais faits de vous dans mes livres. Mais Thérèse Desqueyroux s'est reconnue à Stockholm, elle est Suédoise, elle est Anglaise, elle est de tous les pays où il y a des femmes mal mariées et qui souffrent. Et de même les vipères du *Nœud de vipères*, il s'en trouve une lovée dans plus d'un cœur partout où il y a des familles dans le monde. Si elles se tordent dans mon livre sur le perron d'une maison qui ressemble à Malagar, c'est qu'il faut bien que l'histoire que nous racontons se déroule dans des lieux qui nous soient familiers et dont nous connaissions la lumière et l'odeur à chaque instant d'une journée.

Au vrai, c'est moi-même que je calomnie par un titre comme celui-là : *Le Nœud de vipères*. Je ne crois pas qu'il conviendrait à toute mon œuvre, comme des critiques l'ont prétendu. Je me reconnais mieux dans le titre d'un autre de mes romans : *Le Désert de l'amour*; car ce n'est pas tant la haine que j'ai décrite dans les êtres que leur solitude, et surtout cette solitude à deux, si j'ose dire, la solitude du couple humain. L'histoire d'un couple comme celui des Desqueyroux, c'est l'affrontement de deux cœurs impénétrables l'un à l'autre, c'est l'affrontement de deux solitudes. Il ne va pas, Dieu merci, souvent jusqu'au poison que Thérèse verse dans le verre de Bernard. Mais il n'y a pas, hélas! que l'arsenic pour empoisonner deux vies.

Rien de tout cela en tout cas n'est de chez nous plus que de toute autre province. Ce que je dois à Bordeaux et à la lande, ce n'est pas l'âme tourmentée de mes personnages, qui est de tous les temps et de tous les pays. Ce que je dois à notre Guyenne, c'est son atmosphère, dont j'ai été pénétré dès l'enfance. Cet éternel orage qui rôde dans mes livres, ces lueurs d'incendie à leur horizon, voilà ce que ma terre m'a donné.

J'ai raconté des histoires qui se passent partout dans le monde, mais je les aurais racontées d'un autre ton, avec une autre voix, si je n'avais pas été cet enfant qui, avant de s'endormir, écoutait une sirène de bateau la nuit, sur le port, si les pins du parc de mes grandes vacances n'avaient pas eu ce flanc déchiré qui était pour moi une blessure, si le sable n'avait pas brûlé mes pieds nus, si les ruisseaux glacés de ce pays de la soif, entre leurs aulnes, ne m'avaient pas enchanté à jamais.

J'ai donc le droit de vous assurer, en ce quatre-vingtième

anniversaire de mon âge, que vous ne vous trompez pas en glorifiant le Bordelais en moi, car j'aurai été un Bordelais fidèle, bien qu'à vingt et un ans je sois « monté » à Paris, comme on disait. Certes, je ne suis pas si ingrat que de renier Paris, que j'ai aimé comme seuls les provinciaux l'aiment et qui m'a tout donné de ce que lui demandait l'adolescent avide qui y débarqua un jour d'automne de 1907. Mais c'est un fait qu'aucun de mes romans ne s'y passe et que mes personnages ne font que le traverser. Par toutes leurs racines, ils tiennent à notre Guyenne. Il n'en est presque aucun qui n'aime et qui ne souffre dans ces logis de mon enfance que les pins assiègent ou qui, devant leur seuil, comme *La Maison du berger* d'Alfred de Vigny, voient s'étendre « les grands pays muets » de Malagar.

Non, mon Bordeaux, je ne t'aurai pas trahi. Il est vrai que pendant des années on a parlé de malentendu entre nous, d'une mésentente : à cause, j'imagine, de ce médiocre roman de mes débuts, que je n'ai jamais relu : *Préséances*. Après quarante-cinq ans, je n'ai qu'un souvenir confus de ce qu'était mon état d'esprit quand je l'écrivais; mais je suis sûr qu'il ne s'agissait pour moi que de me divertir et que je n'avais voulu faire la caricature de personne. *Préséances* n'est pas un roman à clé et toutes les péripéties en sont inventées.

Ici encore il faut convenir que les oppositions que j'ai pu susciter dans ma ville natale ne sont pas liées au fait que je suis Bordelais. Ce sont les mêmes que j'ai éveillées partout, à cause de mes partis pris politiques. Rassurez-vous : je ne vous entraînerai pas sur ce terrain, plus brûlant que le sable de la lande au mois d'août — sauf par deux considérations qui se rattachent étroitement à mon propos de ce soir.

C'est parce que je suis Girondin, parce que je vivais comme beaucoup d'entre vous, j'imagine, en contact direct avec le Pays basque et avec l'Espagne, que j'ai été entraîné d'un certain côté lorsque la guerre civile éclata. Je crois que de toute façon j'ensse fini par pencher de ce côté-là; mais au départ, c'est le drame que vivaient le peuple et le clergé basques qui me mobilisa. Je présidais à Paris le comité des amis des Basques, et ce fut d'abord pour eux et à cause d'eux que le Bordelais que j'étais devint le partisan qu'il fut dès ce moment-là.

La seconde considération est celle-ci : la diversité des opinions politiques et même leur opposition absolue n'engendrent pas fatalement la haine — mais c'est trop peu dire : il arrive qu'elles n'altèrent en rien une grande et secrète tendresse comme celle qui nous unissait, mon frère Pierre le maurassien et moi le sillonniste. Ah! Je vous l'assure, en cette rencontre solennelle, et qui est sans doute la dernière

entre ma ville et moi, il n'est pas fatal que ceux qui sont faits pour se comprendre et pour s'aimer se séparent et se haïssent parce qu'ils ne braquent pas le même projecteur sur l'histoire passée et sur celle qu'ils vivent au jour le jour.

Je ne me souviens pas de m'être jamais disputé avec Pierre. Il est vrai que nous étions frères et que, si nos opinions divergeaient et si nous n'étions presque jamais d'accord en politique, nos racines se rejoignaient dans cette profondeur où il ne s'agit plus d'opinions, mais de foi, mais d'espérance, mais d'amour. Mon frère savait comme moi, et depuis son enfance, que ce monde n'est pas absurde, qu'il a une direction, qu'il a un but, que nous avons été aimés, que nous sommes aimés, que ce qui est perdu peut être sauvé, sera sauvé.

Il est demeuré jusqu'à la fin fidèle à cette foi qui est la mienne aussi. Ce que nous possédions en commun débordait infiniment ce qui nous séparait. J'ai souvent pensé à ce trésor que tous deux nous cachions quand nous étions enfants : c'était une boîte de pharmacie qui contenait des coquillages, des agates, de ces pierres qu'on trouve dans les Pyrénées. C'est un trésor comme celui-là que tous les deux nous aurons gardé jusqu'à la fin, mais les coquillages, les agates de l'enfance sont devenus, dans le poing serré du vieillard, une perle sans prix.

Cette perle sans prix, j'ai essayé, dans *La Vie de Jésus*, dans *Ce que je crois*, dans d'autres œuvres de cette veine, de la transmettre à ceux qui me lisaient. Mais il me semble qu'elle demeure cachée au fond de chacun de mes romans. Tout se passe comme si un écrivain de ma race avait été créé et mis au monde pour faire passer à d'autres un secret qu'il détient. Mais il l'oublie en cours de route, la vie le prend, il mène le jeu de l'ambition et des passions qu'il décrit — car les décrire, c'est les vivre. Malgré lui, pourtant, le secret affleure à la surface des histoires les plus troubles.

Peut-être aucun écrivain digne de ce nom ne passe-t-il à l'éternité sans avoir dit finalement ce qu'il avait reçu mission de dire. Un Claudel, un Bernanos, un Maritain auront été entièrement fidèles à cette vocation. Mais, moi, l'aurai-je été ?

C'est une question que je me pose à moi-même, en secret et quand je suis seul. Aujourd'hui, je me la pose devant vous, bien que, je le sais, aucun de vous ne saurait me répondre si je l'interrogeais ; mais je ne puis rien faire de mieux, il me semble, pour vous montrer ce que je sens de gratitude à votre égard, que de vous faire confiance, à tous

et à chacun, comme à des amis, et que de rêver devant vous.

Des amis, vous l'aurez été pour moi, plus peut-être que certains de vous ne l'ont cru. J'ai écrit un jour, il y a bien des années, que j'aimais Bordeaux comme moi-même et que je le détestais comme moi-même. Ce que je voulais dire, je le comprends mieux aujourd'hui. Adolescent, j'ai pu rendre Bordeaux responsable d'une solitude qui, en réalité, m'était consubstantielle. En ces années-là, il me semblait que la vie était perdue pour le bonheur. Je n'avais aucune conscience de ce que j'enrageais dans ce Bordeaux où je me croyais abandonné et perdu. Mais lorsque je l'eus quitté et dès mes premiers balbutiements d'écrivain, alors je compris qu'il ne me resterait rien d'autre à faire dans la vie que d'utiliser cette réserve inépuisable, tout ce miel amer de Guyenne accumulé en moi.

Bordeaux, c'est mon enfance et c'est mon adolescence ; mais mon enfance, mais mon adolescence, c'est ce qui frémit encore, c'est ce qui brûle encore dans mes livres demeurés vivants. Eh bien, mon cher Bordeaux, je ne puis rien faire d'autre aujourd'hui que de te rendre ce que j'ai reçu de toi. Il arrive assez souvent qu'un lecteur étranger m'écrive qu'il s'est arrêté à Bordeaux et qu'il a visité les landes, à la poursuite de mes personnages. Je me dis que peut-être, quand je ne serai plus là, mes livres continueront, au moins pendant un peu de temps, à faire aimer le cher et doux pays à qui je dois tout, qui m'aura donné ce soir une de mes dernières joies et à qui de tout mon cœur je dis merci.

### Samedi 23 octobre

« EN vérité, ils ont reçu leur récompense... » C'est écrit de ceux qui recherchent la louange et qui sont payés dès ici-bas. Au milieu de tout l'encens qui fume vers moi<sup>1</sup>, ces jours-ci, cette pensée ne me trouble qu'un peu : je ne reçois pas ces témoignages comme une récompense. Je sais que je n'en mérite aucune et qu'il n'y a aucun mérite à n'être pas mort (il y en aurait eu un, en revanche, à s'être fait tuer), pas plus qu'il n'y a de mérite à bien écrire ou enfin à ce que, de notre temps, on appelait « bien écrire », et qui revient à mal écrire, selon Dada. Mais, en dépit de Dada, le style, c'est l'homme ; un style, c'est un homme. Mon style, c'est moi : bon ou mauvais, il a porté, il a atteint une certaine famille d'esprits, en France et hors de France.

1. On fête le quatre-vingtième anniversaire de F. Mauriac.